20c

LA

Leçon de l'Epreuve

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE



Deuxième Conférence du Carême de 1917

NOTRE-DAME DE MONTREAL

LA LEÇON DE L'ÉPREUVE

Mes très chers frères,

Notre société s'éloignait de l'Evangile.

Elle s'était tracé un programme de vie tout différent de celui que le Sauveur avait apporté au monde. Dédaigneuse du sermon sur la montagne, elle se flattait de connaître le vrai secret de la béatitude.

" Heureux les humbles, disait Jésus. Heureux les mortifiés et tous ceux que la douleur visite." A chacune des vieilles paroles divines, l'humanité nouvelle jetait un démenti.

Elle conviait ses fils à la fierté. " Redresse-toi, grandis-toi, cherche à monter toujours plus haut dans la hiérarchie sociale. Si tu es faible et dédaigné, n'accepte pas ton destin ; exige qu'on te fasse un sort plus brillant, fais-toi ta place au soleil, prends-la de force au besoin.... Trop longtemps ton front humilié s'est courbé dans la résignation à ta misère ; aie enfin l'orgueil de ton être, la conscience de ton pouvoir, ô homme qui peux prétendre maintenant à devenir l'égal de Dieu.

La mortification, comme l'humilité, devait être bannie de nos cités. Combattre nos instincts de jouissance et d'indépendance, vivre détaché de la richesse et du plaisir, accepter encore une discipline, c'était la morale

du passé : elle ne sera plus la nôtre. Elle ne s'adapte plus à nos mœurs, elle nous heurte, elle nous blesse, nous les fils de l'or, de la volupté, de la liberté. La poursuite du bonheur est devenue notre occupation principale, notre obsession. Nous avons découvert la clef des trésors que la terre recèle en ses flancs. Avec une hâte fébrile, nous leur ferons produire, par notre industrie, tous les raffinements du bien-être et tous les enchantements du luxe. Nous goûterons à toutes les coupes de l'ivresse sensuelle jusqu'à la satiété. Nous n'obéirons plus qu'à nos caprices, à nos folies : ce nous sera une sensation si délicieuse d'être affranchis de tout joug !

Pourquoi l'Eglise s'obstine-t-elle, seule contre tous, à maintenir sa prédication de la croix et à dresser sous nos yeux cette sombre image de la souffrance ? Eglise retardataire, nous écarterons tes visions et ta voix qui troublent nos fêtes, nous te baillonnerons pour ne plus entendre ton appel douloureux, nous ne supporterons plus au milieu de nous tes religieux dont l'existence volontairement mutilée est un reproche à notre vie épanouie. Ayant enfin brisé toutes tes contraintes, nous annoncerons au monde ébloui une ère radieuse d'indéfinie félicité.

Telle était la vantardise de notre paganisme renaissant. L'ouragan de mitrailles a emporté ces délires. Il a brutalisé nos rêves, il a purifié notre horizon et nos âmes. Dans la tranchée désolée où est tenue captive une génération mise tragiquement à l'épreuve,

l'Evangile réapparait avec sa rudesse et aussi sa séduction. Rarement les hommes en vécurent si près, réalisant à la lettre, comme aujourd'hui, son programme, car la guerre les condamne à la pratique admirable de ses conseils les plus élevés et hier les plus méconnus.

Nous le constaterons successivement pour l'humilité, le renoncement et l'acceptation de la souffrance.

I.

Il faut bien que la foule des simples troupiers soit humble : quelle illustration ambitionneraient-ils désormais, quelle ascension ?

On crée sans doute pour eux des distinctions qui se multiplient. Et c'est un fait à retenir, au profit de notre apologétique religieuse, car il implique le désaveu d'une objection qui nous fut longtemps adressée. —Des moralistes sévères faisaient grief à l'Eglise de soutenir notre vertu par la perspective d'une récompense céleste. C'était amoindrir la dignité humaine, déclaraient-ils avec superbe. Arrière ces calculs intéressés ! Nous qui sommes d'une moralité plus pure, nous ferons le bien pour le bien, sans autre salaire que le témoignage de notre conscience.

Ces belles maximes n'ont plus cours. Chaque patrie veut du stimulant pour ses héros. Elle estime que c'est justice et sagesse aussi de prodiguer des encouragements à leur vaillance : elle flatte leur amour-

propre, en distribuant chevrons et fourragères, citations et décorations, étoiles et palmes qui soulignent chaque nouvelle prouesse des braves... Personne ne critique ce luxe de rubans et de médailles. Nul n'en voudrait sourire. Il est bon que le mérite de chacun soit reconnu et sa valeur récompensée. Nous n'étions donc pas si coupables de faire de l'espérance du ciel un appui à notre devoir : on cessera à l'avenir de nous récriminer en ce point, je suppose.

Mais rentrons en notre sujet. Ces hommages militaires restent sans proportion avec les sacrifices exigés du soldat. Que sont ces honneurs en paiement de toutes ses douleurs, en échange de tout l'avenir auquel il doit renoncer ? Plus ils se donnent, moins, devenant communs, ils ont de prix. Et le malheureux qui est tué, que lui en reviendra-t-il ? Après la croix de guerre, la croix de bois. Et combien n'auront pas même reçu cette parcelle de gloire ! Faute d'une occasion de se signaler, faute d'un témoin bienveillant de leur exploit, faute d'un chef qui survive à l'action meurtrière où ils firent des prodiges, leur dévouement demeurera ignoré. Demain ils rentreront dans la foule sans que l'admiration de leurs concitoyens ne soit attirée, par l'éclat d'une boutonnière, à monter jusqu'à eux. Est-ce cela que nos professeurs d'ambition nous avaient promis ?

Briller, émerger, dominer : leur programme est suspendu en temps de guerre. L'ordre est aujourd'hui de s'immobiliser à son rang, de se tapir dans un coin, de

vivre dans la saleté, de mourir dans l'obscurité, de n'être rien qu'un pauvre petit poilu collé au fond d'une tranchée en attendant qu'un obus l'y enterre. C'est, mot pour mot, l'existence que préconisait l'Imitation de Jésus-Christ. " Apprends à obéir, poussière, à t'humilier, limon, à te courber sous les pieds de tous, à te faire si petit, si soumis, qu'ils puissent marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des chemins (III. 13)'.'

Le portrait est d'une ressemblance cruelle. Un soldat n'est que cette chose insignifiante, qui a cessé de s'appartenir, qui ne compte plus. Les grands chefs le manipulent à leur gré, exigeant qu'il souffre, qu'il s'épuise, qu'il meure, quand ils l'ont ainsi décidé, pour assurer la victoire. Il vit au creux de la terre, confondu avec elle dans son uniforme aux teintes d'horizon, enroulé déjà dans son suaire de boue, presque enseveli dans le trou où il gite et qui demain sera la demeure définitive de ses os.

Quels que soient son talent, son rang, sa fortune, il se perd dans la masse anonyme de ses camarades, à peine connu de quelques-uns qui l'oublieront dès qu'il aura disparu, ne figurant que comme un numéro matricule sur les états de son régiment ; qu'est-ce qu'un homme dans l'innombrable armée ? Il restera là, là il sera enfoui sans que, vivant, on lui ait jamais accordé d'honneurs, ne recevant peut-être pas, même mort, ce qu'on nomme les derniers honneurs. Il y a des cadavres magnifiques qui n'ont pas une simple toile de

tente pour leur toilette funèbre. Il y a des tombes de héros et de saints, vides des deux parures dont s'enorgueillirait du moins la cendre d'un guerrier : le drapeau de son pays et la croix du Christ. Enfoui en hâte, entre deux batailles, laissé sans sépulture, entre les lignes,cet artisan d'épopée aura donc achevé sa carrière sans que la gloire ait jamais mis un baiser à son front. Et la piété universelle de ses frères et la gratitude de son pays qui viendront un jour exalter leurs morts en ces lieux de leur triomphe, ne salueront pas sa dépouille dont l'emplacement demeurera ignoré, comme il le fut toujours lui-même.

Que ce sort pitoyable est contraire aux leçons entendues jadis ! Pour en faire accepter la sévérité humiliante, d'autres pensées sont nécessaires. Et des mains très modernes vont rechercher dans la cellule d'un vieux moine un livre de haute mystique dont elles distribuent l'enseignement à des esprits qu'on avait déshabitués de ce langage. Le 14 juillet dernier, les électeurs de la Sarthe pouvaient entendre un ancien ministre hostile à nos croyances leur citer ce texte et leur en faire ce commentaire :

" Aime à être inconnu et oublié, a dit l'auteur de "l'Imitation." Cette grande parole d'humilité, qu'un de nos écrivains appliquait au héros faisant le coup de feu dans la tranchée, tous nos concitoyens, quelles que fussent leurs opinions philosophiques, se la sont adaptée."

Ainsi, devant l'évidence, nos contemporains les moins suspects de pensées arriérées, délaissant leurs formules en usage sur les tréteaux de la politique et les déclamations orgueilleuses de la libre pensée, invoquent comme le viatique le plus salutaire à un peuple en bataille " une grande parole " venue des âges anciens et qu'on croyait tombée en discrédit, écho elle-même de la parole qui vient de plus loin, de plus haut, de l'Infini, et dont même au temps où nous sommes l'humanité ne peut se passer.

Mais pour présenter ces conseils avec autorité nous avons, nous catholiques, une doctrine cohérente avec elle-même, une école de morale qui n'a pas à renier ses principes, par dessus tout un maître qui prêche d'exemple : Un Dieu descendu des hauteurs de son ciel pour s'anéantir dans le partage de notre bassesse terrestre ; un Dieu qui s'est fait l'esclave de tous, né humble dans un refuge d'animaux, travaillant humble dans une échoppe de menuisier, mourant humble dans l'ignominie de son supplice. C'est au souvenir de sa vie et au nom de ses promesses que sa vertu d'humilité peut être prêchée aux sacrifiés de la guerre.

" Victime de la malchance, de la partialité des hommes, de l'inégalité de leur sort, ta part est pauvre, soldat ; ton avenir mesquin, ta destinée injuste."

" Pour d'autres, la guerre a des faveurs et des profits. Ils y feront fortune pendant que tes affaires périclitent. Ils y trouveront leur avancement, tandis que tu n'as rien à recevoir que des coups. Ne laisse pas

envahir ton âme par cette amertume. Regarde le Christ, ton frère, qui a pris sur lui toutes tes humiliations pour se rapprocher de toi. Regarde au delà de cette terre pitoyable : dans la splendeur du firmament, un justicier infaillible t'attend, celui qui rend à chacun selon son mérite. Dans sa légion d'Honneur et de Sainteté, Lui-même a dit que les derniers d'ici-bas seraient les premiers. Si tu en es digne, à toi ses palmes d'or et l'impérissable couronne d'étoiles ! "

Heureux sommes-nous de posséder un tel enseignement qui réprime les tentations d'envie et les pensées de révolte au fond des cœurs. Sans lui, il y aurait des heures bien amères dans l'existence ou dans l'agonie du soldat — et parfois des réflexions troublantes dans la tranchée.

Les chefs ont besoin comme leurs troupes qu'on leur prêche l'humilité.

Qu'elle leur fasse défaut : et le commandement devient hautain, arrogant, cassant, la discipline à la prussienne, la cordialité disparaît dans les rapports du supérieur et de l'inférieur, la collaboration confiante fait place à une soumission de crainte, l'obéissance même finit par être compromise. Mais en outre par le péché d'orgueil commis dans l'âme de ses officiers, la patrie est mise en péril.

Car la mission qu'elle leur a confiée exige d'eux un désintéressement absolu. Ils la faussent, ils risquent de la faire échouer, si dans sa poursuite ils se laissent égarer par des suggestions d'amour-propre auxquelles, même loyaux patriotes, ils demeurent exposés.

La guerre, trop longue, a usé le premier enthousiaasme, dans lequel nul ne songeait plus à lui, à rien, qu'à la cause. Une seule passion, alors, flambait dans les cœurs, consumant toutes les pensées d'égoïsme. Ce feu sacré a fléchi en plus d'une poitrine. Des préoccupations personnelles y ont réapparu, des calculs mesquins : qui donc ne s'est jamais senti sollicité par leur voix perfide ? On a gardé entière l'ambition de faire triompher son drapeau, mais on redevient ambitieux aussi pour son compte personnel. Dans le service de son pays, on réintroduit le culte de son moi. Des conflits s'engagent, et ce second amour se dresse en adversaire du premier.

En face d'une mesure à prendre, l'homme qui a livré son âme à ces coupables pensées ne considère plus seulement l'avantage ou le dommage de la nation, mais le le bénéfice qu'il en retirera lui-même ou les inconvénients auxquels il se voue. Manquant d'abnégation, tantôt il manquera d'audace et tantôt de prudence. Par crainte lâche d'une responsabilité à prendre, d'un blâme, d'un échec à affronter, il refusera de courir un risque, utile cependant à son œuvre. Soucieux de son bien plus que du bien de sa troupe, impatient de se signaler, il s'engage dans une aventure où des vies seront sacrifiés à la légère.

Ce chef a le pouvoir terrible de disposer totalement de ses soldats. Il tient leur sang entre ses mains. En le répandant avec éclat, il en ferait jaillir de la gloire sur son épée. L'ordre d'attaque, qui dépend de

lui, jettera peut-être sur le terrain des victimes que plus de sagesse eut épargnées. Mais ces cadavres vainqueurs feront à sa renommée un piedestal. " Qu'importent après tout quelques existences obscures ! Il y va de ton avenir, de ton avancement ; un galon d'or à la manche de la tunique, les étoiles à ton képi . ." et la tentation criminelle s'insinue dans l'âme vaniteuse....

L'humilité, vertu des faibles, disait-on ? A l'heure où toutes nos forces doivent être portées à leur plénitude, c'est l'orgueil qui se dénonce comme une menace d'affaiblissement ; l'orgueil pervertisseur des hautes vertus patriotiques, conseiller funeste d'égoïsme, inspirateur d'arrivisme, artisan de division et de défaite, de qui procèdent les critiques, les compétitions, les jalousies, les affreuses mesquineries qui effritent la vigueur d'une armée et ébranlent la cohésion d'un peuple.

Il nous serait si précieux, pour la bonne conduite des choses militaires comme pour la régence parfaite de nos affaires publiques, de n'être gouvernés que par des humbles !

Alors plus de misérables soucis de personnes, plus de conflits d'amour-propre.

Mais, dans tous les cœurs, une joyeuse émulation pour le bien commun, l'oubli total de soi, l'unique amour du pays, la patrie au-dessus des partis. Chez ceux qui commandent, un tel désintéressement, qu'aucun soupçon ne les effleure ; et chez ceux qui obéissent, une confiance absolue dans les chefs, nulle hésitation à les suivre, l'empressement à consentir les sacrifices

qu'ils demandent, un jaillissement perpétuel de générosité; quelle harmonie en résulterait ! quelle armée ! quelle nation !

L'humilité nous eut rendu un service encore plus magnifique ; elle eut soutenu puissamment la cause de la paix. Car la guerre est fille de l'orgueil. C'est lui qui aiguise les appétits et les épées d'une nation. Il la persuade qu'elle doit dominer. Il l'enfièvre de désirs ambitieux. Il l'exalte par ses sophismes.

Infatuée d'elle-même, convaincue de sa puissance et de son excellence, avide de savourer la pleine sensation de sa force, elle se croit appelée à s'élever " au-dessus de tous." Sa supériorité lui donne droit à cette suprématie. Ses vertus pharisaïques lui confient la mission providentielle de châtier les crimes des peuples coupables et de balayer de la terre les races dégénérées.

Cette folie des grandeurs tourne à la hantise de la persécution. Elle prend ombrage de ses rivaux. Leur développement l'irrite. Leurs succès sont une injure à son amour-propre. Leur existence même lui paraît une perpétuelle menace. S'ils se concertent entre eux, c'est pour comploter contre elle. Nul doute ; ils veulent l'encercler, l'étouffer.

" Aux armes, fils de la Germanie ! De perfides ennemis ont juré notre mort." Et alors que nul ne songe à l'attaquer, que nul ne s'y prépare, la puissance soupçonneuse double ses bataillons, elle mobilise. Que ses voisins, pris de crainte à leur tour, imitent ses mesures pour se protéger eux-mêmes ; elle crie à l'agres-

sion, elle dénonce à l'univers cet attentat. Elle tire son glaive, et enivrée de son rève monstrueux, elle part à la conquête du monde, titubant dans le sang de millions d'hommes jetés par elle dans cette tuerie, jusqu'à ce qu'elle succombe sous les ruines et les anathèmes de l'Europe, victime de son délire d'orgueil.

Opposer la violence à ces violents, c'est la nécessité d'aujourd'hui. Mais pour triompher de cette cupidité latente qui a allumé les flammes de l'incendie, la force ne suffit pas. La victoire obtenue, si nous voulons conjurer de nouveaux ravages de feu, il faudra emprunter encore à nos croyances chrétiennes le secret des vertus qui éteignent au fond des cœurs le foyer des concupiscencces guerrières, d'où l'explosion finit par jaillir.

Plus la civilisation s'élève, provoquant, par son accroissement de richesse, l'ardeur nouvelle de nos convoitises, plus nous avons besoin de cette réaction évangélique. Pour avoir méconnu cette nécessité, nous nous sommes fait à nous-mêmes un mal immense. Que de calamités nous nous serions épargnées, rien qu'en restant fidèles à l'enseignement divin qui nous prêchait la modération dans les désirs !

Rapprochés du Christ par la leçon vigoureuse de l'épreuve, les nations viendront demain s'asseoir à ses pieds pour écouter encore le sermon sur la montagne. A l'entendre, comprenant ce qui leur a manqué, elles le béniront pour tout ce que sa doctrine leur rendra de promesses de paix et de garanties de bonheur, quand

au sein de leurs assises fraternelles, sa voix bénie leur redira les mots que rien ne remplace : " Apprenez de moi, ô peuples, à être doux et humbles de cœur—"

II.

Le second point du sermon évangélique que la guerre prêche à notre frivolité, c'est l'obligation du renoncement.

Heureux, vivants à l'aise, nous ne pensions plus beaucoup à ce devoir : il a frappé, sans ménagement, à nos portes et, de force, s'est installé en maître chez nous. Nous n'en parlions plus : il est devenu le thème courant des harangues de nos hommes publics. Nous nous en jugions exempts : l'autorité civile elle-même l'a rendu obligatoire, appuyant et aggravant les préceptes d'Eglise. Civils et militaires, riches ou pauvres, dans les salons comme dans les tranchées, la mortification est pour tous et partout la loi du jour.

Sous l'action de la souffrance, pensées sérieuses et mœurs graves sont rentrées jusque dans les milieux de la vie tourbillonnante, là où l'on chante tout le jour, où l'on danse toute la nuit, où l'on fait les fous. Les dépenses de luxe ont diminué, les grandes réceptions sont devenues plus rares, le mouvement des fêtes s'est ralenti. Petit indice qui a sa valeur : Le Bottin mondain de Paris, sans lequel la Capitale perd tout son charme, au dire des snobs, n'est pas réédité depuis la guerre et ne le sera pas jusqu'à son achèvement. S'har-

monisant avec les soucis de la patrie et les inquiétudes de famille, les toilettes extravagantes sont devenues plus modestes, plus sombres aussi. Que portera-t-on cet hiver ? demandait une de nos élégantes, quand vint en septembre 1914, la saison des modes nouvelles. On portera du noir, madame, lui fut-il répondu. Les bandeaux de deuil, à des milliers de fronts, ont remplacé les coiffures claires dont s'encadrait la grâce légère des figures heureuses. Ils ont imposé leur teinte de cendre aux couleurs aimées de la jeunesse pour leur gaieté. Des visages de vingt ans, attentifs à garder leur fraîcheur coquette, ont pâli sous l'angoisse, et des larmes ont lavé l'éclat des joues rieuses. Ces yeux d'enfants gâtées ont cessé de briller au miroitement des promesses séductrices... Autour d'elles, tant de bonheurs sont tremblants; dans leur propre avenir, tant de rêves brisés ! Pauvres fiancées qui sont déjà des veuves !

Sœurs du soldat, mères du blessé, ces femmes du monde ont pris dans les formations de la croix rouge, l'habit des religieuses : elles en prennent en même temps l'esprit, la simplicité, l'abnégation. Comme leurs hôtes, les demeures somptueuses ont perdu leurs parures. Les villas de plaisance sont devenues les cloîtres de la douleur, des châteaux se sont transformés en hôpitaux. Sous les lambris dorés, au pied des cheminées de marbre, entre les tapisseries d'art ancien, des lits s'alignent, parfois des cercueils. Plus de lustre étincelant pour illuminer les fêtes de nuit ; seules quelques veilleuses, dans l'ombre émouvante d'où montent

des plaintes ; quatre cires autour d'un cadavre. Ici on s'étourdissait hier, de rires et de chansons, on se grisait de parfums : on y souffre maintenant, on y meurt. Le rire : c'est un spasme d'agonie ; le parfum : l'odeur du sang, des médicaments, de la mort ; la chanson, celle du de Profundis.

Les villes bâties pour le plaisir ont cessé d'attirer leur clientèle qui s'amuse : transformées elles aussi, dépouillées de leur vanité, elles consacrent leurs richesses, comme la pécheresse convertie, au soulagement des membres souffrants du Christ ; elles ouvrent leurs immeubles fastueux aux victimes de la bataille, réparant leurs péchés d'égoïsme par leurs œuvres de pitié.

Villes d'eau renommées jusqu'en Amérique, plages exquises de la côte d'azur, elles voient arriver à leurs portes, au lieu des sleeping cars, les trains sanitaires qui charrient des épaves sanguinolentes ; et les casinos fastueux hébergent des déchets de vie humaine, et les Palace-hotels recueillent de la chair héroïque, en lambeaux !

Pénitence, pénitence, crie encore la guerre ! Les privations s'étendent à tous, s'accroissent de jour en jour. L'humanité est au régime du jeûne et de l'abstinence. Les pays envahis du Nord d. la Belgique meurent de faim ! L'Allemagne a faim. Les sous-marins prétendent affamer l'Angleterre à son tour. La perturbation économique du monde établit la menace des famines anciennes pour des nations entières.

Déjà la cherté des vivres inquiète les petits ménages

populaires. Même avec de l'argent le luxe de la table finira par être impossible, il sera totalement interdit.

Plus d'alcool dans les cafés; en certaines provinces, plus de vin.

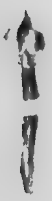
A Londres, à Paris, pâtisseries et confiseries sont fermées une partie de la semaine, le maigre ordonné à certains jours, le sucre rationné, le pain rassis, et l'on comptera, au restaurant, le nombre de plats qui vous sont servis et les hors d'œuvre eux-mêmes seront mesurés.

Vous aviez regardé comme intolérables, plaisanté comme ridicules les prescriptions de l'Eglise restreignant l'usage de la viande, et maintenant, c'est l'Etat lui-même qui réglemente votre menu et surveille votre pot-au-feu. Les affiches du préfet de police de la Seine adressent à la population parisienne un appel qu'on croirait extrait du mandement de carême de son archevêque — et le premier ministre d'Angleterre, avec son éloquence vigoureuse, ne craint pas de dire le mot à la Chambre des Communes : décrétons le carême national pendant la guerre (25 déc. 1919).

Mais ce n'est rien encore. Allons voir nos combattants, qui supportent de bien autres contraintes. Les mortifications qui leur sont imposées les ramènent très au delà des âges où l'esprit de l'Evangile tempérait le goût du bien-être, jusqu'au temps plus reculé de l'homme des cavernes et de l'homme des bois. Quel bond en arrière ! De l'abondance du luxe à l'absence du nécessaire ! Enfants d'une civilisation raffinée, habi-

tués à leurs aises, dorlotés par mille douceurs, les voilà réduits au sort misérable de nos plus lointains ancêtres à qui tout confort faisait défaut.

Le sacrifice a mis sa dure empreinte jusque sur leur visage, au point de les rendre méconnaissables, Regardez-les de près dans leurs tannière. L'étrange apparition! Qui sont-ils? des hommes libres, des hommes du monde, des gens d'affaires, des jeunes gens distingués et délicats? Ils l'étaient hier: à présent, on dirait des moines. Ils en ont à peu près le costume — ils en ont toutes les souffrances, et de pires encore. Leurs longues capotes aux teintes effacées, fanées par le soleil, délayées par la pluie, ternies par la boue, sont les sœurs de la robe de bure. Ces figures fatiguées, ces crânes tondus, émergeant d'un caban ciré, brun ou gris, qui protège les épaules contre la pluie, ce sont figures de Franciscains. Cette tête vieille enveloppée de son capuchon et prolongée d'une barbe grisonnante, elle appartient à un ermite du désert. Et ces territoriaux vêtus de peaux de bêtes, qui aux carrefours des bois sauvages cassent silencieuement les cailloux le long de la route, ne seraient-ils pas une colonie de trappistes défricheurs de forêts ?



Pauvreté, chasteté, obéissance : la trilogie monastique, qui fut dénoncée comme contraire à notre temps, prend sa revanche ici. Elle n'est plus un idéal facultatif pour les âmes éprises de perfection ; elle est devenue la règle commune à tous.

La pauvreté ? Ils ne gagnent plus rien : cinq sous

par jour en France ! Ce n'est pas un salaire, pas même un pourboire de portefaix ! Quand ils auraient un crédit illimité chez leurs banquiers et dans leurs poches des lingots d'or, cette richesse, en ce lieu, leur serait vaine. Un milliardaire vit, dans la tranchée, plus pauvre qu'un religieux dans son couvent. Là, du moins, on possède un toit sur sa tête et de la paille pour y prendre son repos. Le cloître militaire, c'est la ruelle creusée dans le sol, où rien ne protège contre les rafales de la pluie, ni les ardeurs du soleil, ni les flocons de neige glacée. Il y tombe, par surcroît, de la mitraille. Un refuge semblable au terrier de la bête fauve, une toile de tente comme clôture ; pour plancher, pour lit, la terre humide ; pas de meubles, rarement du feu, à peine la lumière d'une chandelle : c'est la cellule du soldat. Quand il part, il emporte son bagage sur son dos : tout tient dans son sac, comme les hardes dans la besace du mendiant. Sa table est sommaire. La soupe ne lui arrive, en bien des circonstances, qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, dans la nuit. Et il se souvient des nuits qui se passèrent à l'attendre, des jours où il trompa sa faim en grignotant son pain sec, et des heures de soif atroce où dans une cuvette d'obus, il ramassait avidement l'eau souillée de poussière et de sang. Quel fondateur d'ordre a jamais prescrit à ses fils un ascétisme égal à ce dénuement ?

La chasteté ? Aucune femme n'approche du front.

L'obéissance ? Nulle part, elle n'est aussi absolue,

admirable, terrible. Ces hommes ne disposent plus d'eux-mêmes. Ils ont abdiqué tout droit sur leur chair, sur leur vie. Ils se sont donnés à la patrie : " Nous sommes à toi. Prends-nous tous, et triomphe. Décide de notre sort. Commande : à ton ordre nous irons mourir..." Une parole du chef y suffit, moins que cela, un signe de tête, un geste silencieux. Et ils exécutent docilement la consigne, quoi qu'il doive s'en suivre.

A la veille de la bataille de laMarne, ils entendent la proclamation du généralissime qui se répercute le long des rangs, de bouche en bouche, comme un arrêt de mort: " Toute troupe qui ne pourra plus avancer devra se faire tuer sur place plutôt que de reculer."

A l'entrée de chacun des forts de Verdun qu'assiègent les furieuses batteries allemandes, la garnison lit sur les pierres de la voûte le même mot d'ordre, sans rémission : plutôt périr sous les ruines que se rendre.

La formule de légende dont s'épouvantait la crédulité de M. de Homais est cette fois bien authentique: Frères, il faut mourir !

Jamais un supérieur de religion n'eut un tel pouvoir discrétionnaire sur ses subordonnés.

Le supérieur ici a une main de fer, Son autorité tient le revolver au poing. Elle a le droit de faire tuer, de tuer elle-même. *Perinde ac cadaver* : on reprochait aux Jésuites ce mot mal compris. Il a, dans l'armée en campagne, tout son sens, toute sa vigueur meurtrière.

Comptez les cadavres qui, par ordre, se sont alignés

sur l'immense front de bandière. Il en est qui tombèrent sous le feu de leurs camarades, exécuteurs de l'implacable sentence d'un conseil de guerre. Le texte du verdict qui contenait la mention de leur crime et de son châtiment formulait aussi la condamnation de nos principes d'indépendance. Pourquoi ces révoltés furent-ils fusillés ? " Pour refus d'obéissance." Mais qui leur avait appris à obéir ?

J'ai accompagné un de ces malheureux au supplice. Pendant qu'on couvrait ses yeux d'un large bandeau cachant son visage et qu'on nouait ses bras autour du poteau contre lequel les balles françaises allaient trouer la poitrine de ce Français, je sentais grandir en moi la pitié pour le coupable et l'irritation contre les erreurs dont il était victime.

Ce déserteur, dont l'autorité militaire devait faire justice, avait pu entendre dire que les religieux, en renonçant aux mœurs faciles de leur siècle et à leur liberté, commettaient un délit, outrageaient leur dignité humaine et qu'on leur retirait, pour cet attentat aux idées modernes, le droit de vivre dans la cité commune. Et voici qu'on exige du soldat, en le traînant à la guerre, les mêmes renoncements déclarés illicites, et lorsqu'il se refuse à ce régime de misère et de servitude, c'est sa vie à lui qu'on supprime !

L'Eglise n'avait fait qu'offrir à une élite de ses fidèles la pratique de ses conseils. Elle choisissait avec soin ces volontaires de l'héroïsme chrétien. Elle les formait de bonne heure, dans ses écoles, à ces difficiles

vertus. Elle leur donnait un aliment spirituel correspondant. Cette existence rude à la nature, qui n'était que proposée à quelques-uns, est imposée maintenant à la foule, sans sélection, sans formation, sans noviciat, en dépit des goûts contraires et des habitudes invétérées. Comment ceux qui portent nuit et jour, depuis trois ans, cette redoutable loi du sacrifice, intolérable à la faiblesse humaine, incompatible avec leurs idées d'autrefois, comment ne seraient-ils pas tentés de réclamer, au nom de leur détresse et d'accueillir avec un cœur nouveau, la doctrine du Maître qui vint faire aimer aux hommes la mortification en les aidant à en porter le poids, car " son joug à lui est doux et son fardeau léger ? "

L'Evangile, relégué par notre insouciance dans les bibliothèques de dévots, et que le scepticisme eut voulu enfermer à clef dans les musées de littérature morte, reprend possession de la terre, terre des tranchés, terre des âmes. Il est dans son domaine là où l'on souffre, et les soldats l'accueillent naturellement en ami. C'est leur meilleur livre de guerre. Dans ses pages merveilleuses, ils lisent l'explication de leurs épreuves, ils en voient la beauté religieuse, le prix infini. Ils découvrent en Jésus leur modèle, leur frère de douleur et de générosité, celui qui voulut descendre par pitié dans la tranchée de notre misère humaine, se coucher comme eux sur la paille, sur la dure, partager leurs fatigues, et la faim, et la soif, et les nuits d'insomnie, et le travail des longues journées, et comme eux obéir jusqu'à

la mort. Aucune lecture ne leur apporte lumière et foi comme celle-là. Ni les ouvrages tout neufs, et souvent tout vides : littérature profane, romans volages, théâtre libre dont l'excitation décevante accroît plutôt leur peine. Ni les très vieux auteurs qui gardent un renom, malgré les siècles. Les spéculations philosophiques d'Aristote, les entretiens de Platon dans les jardins d'Academus, les odes d'Horace ou les récits de Tacite, même en un texte traduit, n'ont guère de clientèle dans nos rangs. Qu'y trouverait-on de décisif, pour contenter les esprits et apaiser les cœurs ?

Mais sous les cieux d'Orient, au bord des champs de la Palestine, Jésus, conversant avec quelques disciples grossiers, paysans et pêcheurs du lac, a laissé tomber des mots qui vibrent toujours dans l'air et que notre gratitude recueille à genoux. Quand, meurtris par l'épreuve, las du vain tapage de nos discours et du fatras de nos formules, nous écoutons cette parole étonnante, elle éveille en nos cœurs de secrètes vibrations dont le chant nous émeut. " Venez à moi vous tous qui êtes épuisés, et je referai votre âme."

Ah ! que cette voix est bonne ! Qu'elle dit vrai ! Qu'elle est divine ! " J'ai passé me jeunesse, me confiait un agonisant, à me bourrer la tête de science et de philosophie, et jamais cette étude ne m'a fourni un secours pour la conduite de ma vie. Et vous, avec quelques pensées de Notre Seigneur, vous me donnez la force dont j'ai besoin dans mon malheur pour ensoleiller mon sacrifice ! "

O prophète de Galilée, c'est donc toujours de toi qu'il faut recevoir nos leçons de vie. L'humanité ne peut être heureuse hors de tes enseignements. Quand elle s'en éloigne, elle souffre. Quand elle souffre, elle vient te demander d'alléger son mal et de rétablir son bien. Qui donc es-tu pour nous connaître à ce point ? Nous vous avons méconnu, ô Dieu de Vérité ! Mais dans la désolation de nos champs de bataille, où tout prononce les mots et ordonne les vertus dont vous seul avez le sens profond, à qui irions-nous, si nous ne revenions à vous qui gardez toujours les paroles de la vie éternelle !

III.

Qu'elles se présentent maintenant les souffrances extrêmes de la guerre : elles achèveront de nous convertir au Souffrant qui les supporta toutes, les dépassant infiniment, par l'élévation surhumaine de sa croix. ,Pauvres enfants que nous sommes ! Forts de nos richesses, confiants en nos espoirs, nous nous promettions un âge d'or à la veille de la plus épouvantable conflagration qui dévasta jamais le monde. Sans attendre le ciel, qui nous semblait bien lointain, bien incertain, bien pâle avec ses joies toutes pures, nous allions organiser ici-bas même le paradis ; sous nos regards terrifiés a surgi soudain une ébauche monstrueuse de l'enfer. Le simple récit de nos maux fera frissonner longtemps les siècles ; ils se demanderont com-

ment nous avons pu supporter tant d'horreurs. Ceux d'entre nous qui les ont vues de près, dans leur cruauté vivante, n'osent pas les raconter toutes. Ils essaient d'enterrer au fonds d'eux-mêmes ces visions maudites. Des soldats en restent fous d'épouvante....

La terre est redevenue la vallée des larmes ; cette expression nous choquait. Elle rappelait à nos rêves présomptueux la misère de notre condition humaine et les longs fléaux sous l'oppression desquels avaient gémi nos pères. Ces temps étaient passés, songions-nous ; aujourd'hui plus de visages en pleurs, rien que des rires aux lèvres Et un intarissable flot de larmes coule des yeux des femmes en deuil, et le sang des hommes ruisselle sur toutes nos plaines d'Europe ; on en ferait un fleuve !

Notre volonté de jouir écartait de l'horizon, comme pour se débarrasser d'un reproche, le gibet déicide où fut réparé le désordre de nos jouissances. Nous imaginions éloigner la souffrance en repoussant le crucifix. Et la poutre expiatoire retombe plus lourde, plus large, plus rouge que jamais sur une multitude en qui le drame de la Passion se renouvelle avec une précision de détails, une vivacité de coloris, un réalisme qui font revivre le supplice du Christ dans le martyre de la chrétienté.

Les Hauts-de-Meuse, ce fut un Calvaire. Toute l'agonie divine s'y reproduisit dans le corps et dans l'âme des deux armées ennemies. Ce fantassin qui monte lentement, péniblement, la pente raide et périlleuse,

courbé sous le poids de sa charge, courbé sous le poids de ténèbres, courbé sous la menace du danger, c'est le Sauveur qui gravit le sentier du Golgotha.

Les visages sont les mêmes ; souillés de boue, baignés de sueur, tremblants de fièvre. La même plainte s'exhale des lèvres en feu : j'ai soif, dit l'homme qui va mourir. Même fatigue aux épaules ; la croix, ici, c'est le sac, énorme, accablant, comme le poids des péchés d'un peuple, intolérable fardeau qui brise les forces, courbe la poitrine, rend le souffle haletant, fait chanceler les jambes et défaillir tout l'être. Ces condamnés, trébuchant dans la nappe boueuse, tombent avant d'arriver au lieu du supplice,comme à trois reprises Jésus succomba. Leurs pieds sont déchirés comme le furent les siens, écorchés par la pierre de la route, par le heurt d'un obstacle dans la nuit, par une chute dans la tranchée. Leurs mains se fatiguent à manier la pelle, elles se crispent de froid sur le métal des fusils, elles sont meurtries à l'égal des nobles mains que les clous transpercèrent. Leurs fronts sentent la morsure des épines : ils sont hantés d'angoisse, par l'appréhension de l'inconnu, par la sensation de la menace meurtrière qui perpétuellement les vise au créneau d'en face, tout proche. Leurs corps sont exposés aux traitements cruels qui lacérèrent le corps sacré du Verbe Divin. Ils sont, eux aussi, flagellés par les balles, déchiquetés par les éclats d'obus, et leur chair mise en lambeaux et leurs os à vif. Rien ne manque à la ressemblance, pas même le coup de glaive qui fen-

dit le côté du Sauveur, car plus d'une poitrine est ouverte d'un coup de baïonnette, en plein cœur !

De ces membres rompus, s'exhale la même protestation d'amour par laquelle la sainte victime s'offrit en rançon pour ses frères. " Ceci est mon corps brisé pour le salut de mon pays ! Ceci est mon sang répandu pour le pardon de ses fautes," Et son œuvre étant accomplie, ses forces épuisées, ses veines vides, le moribond de la tranchée peut se rendre le témoignage par lequel le Fils s'abandonnait au jugement de son Père : Tout est consommé !

Ah ! regardez-le notre nouveau sauveur, et que la foule l'acclame, et qu'elle pleure sur lui, car son tourment est extrême, et qu'elle pleure sur elle-même en comprenant combien son propre rêve de joie l'a trompée. Ecce homo ! Voilà l'homme de plaisir : il s'est fait l'homme de douleur !

O souffrances du soldat, qui vous connaît ? Qui vous a vu toutes ? Qui les a senties comme il vous sent lui-même ? Qui en garde toujours la vision brûlante dans ses yeux ? Qui en a une compassion infinie pour lui en dire merci, pour le soulager et pour l'aimer, ce grand héros obscur si vite oublié de ceux-là mêmes que protège chaque jour son sacrifice quotidien ?

Des lèvres agonisantes, un cri s'échappe, qui est encore un écho du Golgotha. " Mes frères, mes frères, pourquoi m'avoir abandonné ? " Il mourra sans l'adoucissement que les affections humaines eussent apporté, par leur présence, à son supplice. Incroyant, il

mourra deux fois abandonné, et de Dieu et des hommes, inconsolé, ne voyant au-dessus de lui que le destin aveugle, stupide, inexorable qui pousse l'humanité vers ces abîmes d'incompréhensible douleur. Protester, c'est inutile : supplier, joindre les mains, c'est absurde. A quoi servirait-il même de montrer le poing à la fatalité, insensible à notre mal, sourde à nos plaintes ?

Mais la foi n'est pas morte. Elle meurt difficilement quand elle représente en chaque âme un passé de quinze siècles. Cette passion du soldat va opérer sa résurrection. Les flots de la grâce coulent sur ses souillures, plus abondantes que le sang qui gicle de ses artères blessées. La souffrance le dégage de ses erreurs et de ses péchés. Dans ses yeux qui se ferment aux visions de la terre, les clartés éternelles se lèvent....

La nuit, par dessus les tranchées les plus sombres, des fusées bondissent, et d'un seul éclair qui troue l'obscurité, la plaine au loin s'illumine. De même, dans les âmes les plus enténébrées de doute, des fusées de foi jaillissent, des lueurs divines, au rayonnement desquelles le Christ apparaît.

Il est là, l'aumônier invisible qui parcourt sans cesse les champs de la douleur et de la mort, prodiguant à toutes les misères humaines l'appui de sa miséricorde infinie. Il se penche sur ces victimes à l'abandon, reconnaissant en elles sa double croix qui l'émeut ; la croix de son baptême et la croix de sa souffrance. Il parle à chacun de ses frères, il le sollicite à être patient, généreux comme lui. " Regarde-moi, j'ai subi le pre-

mier ton martyre, et ce fut volontairement, par pur amour. J'étais innocent, c'est pour te mieux pardonner tes fautes que j'ai voulu ma passion. J'étais Dieu. Aucune affliction ne pouvait m'atteindre dans ma béatitude ; j'ai pris ton corps pour endurer tes tourments. J'ai pris tes yeux pour pleurer, tes lèvres pour boire ma coupe d'amertume, tes membres pour les livrer aux bourreaux qui m'ont écartelé sur le bois de torture. De la tête aux pieds, je n'étais plus qu'une plaie. Quand la lance du centurion est venu fouiller mon cœur, elle n'y a pas trouvé une fibre que la douleur ait respectée. Toute la vie de mes veines, je l'avais versée pour toi ; toutes mes tendresses, je te les avais données. J'ai épuisé la capacité de souffrir d'une nature humaine, et j'en ai eu de la joie, car ainsi je te témoignais irrésistiblement mon amour et j'assurais ton bonheur.

" Ne veux-tu pas, toi aussi, participer à mon œuvre rédemptrice ? O mon frère le pécheur, donne ton sang à boire à la terre de la patrie ; à ce jaillissement magnifique, je mêlerai quelques gouttes de mon sang et nous en ferons l'eau sainte d'un nouveau baptême. L'onde rouge lavera ton âme, et ton peuple tout entier en sera purifié. Oui, donne-moi ton beau sang de soldat, ta plus précieuse richesse ; le recueillant en mon calice, j'en accroîtrai encore le prix. La France te le demandait pour en acheter sa victoire ; l'offrande sublime faite à mon Père, te vaudra à toi et à ceux que tu aimes le vrai salut, qui vient de Dieu."

Nos immolés de la bataille comprennent ce langage.

Le sens de la Croix avait été, par leur enfance chrétienne, gravé dans leur cœur : ils ne savaient pas eux-mêmes avec quelle force ineffaçable. L'épreuve l'y fait de nouveau pénétrer plus profondément. D'instinct, quand tout espoir s'évanouit autour d'eux, quand en eux tout défaille, un élan les soulève vers ce bois sacré au pied duquel toutes les générations chrétiennes sont venues porter leurs sanglots. Des deux mains, ils s'accrochent à ses bras et dans leur désespoir lui redisent qu'il demeure leur unique espoir...*O crux ave, spes unica !* Du haut de votre éternité, je vous en prends à témoins, ô héros, que j'ai vus mourir : cette foi fut la vôtre et elle fut votre force en votre agonie !

Le prêtre a vainement essayé de calmer la plainte d'un grand blessé qui se sent perdu. A vingt ans, en pleine jeunesse, à l'heure où éclosent délicieusement les rêves d'avenir et où fleurit un premier amour, c'est atroce de mourir ! " Sois courageux, mon petit. Tu meurs pour la Patrie—Oh, oui, M. l'Aumônier. Heureusement que c'est pour elle !" Il ne lui refuse pas son sacrifice. Mais une patrie, si belle, si chère qu'elle soit, n'est pas un être vivant, à qui on puisse dire qu'on l'aime de manière à en être entendu. Elle ne voit pas cette souffrance qui se donne à elle, et au spasme héroïque de ses moribonds ne correspond pas dans sa poitrine idéale un réel battement d'amour. Et puis, toute patrie, même la nôtre, que nous disons immortelle, est faite de poussière périssable qui disparaîtra quand le cycle des heures successives sera révolu, avec

l'universel évanouissement de ce monde. Mourir uniquement pour ce qui doit à son tour mourir, ce serait décevant. Tout Français ambitionne, quand il se bat, de succomber pour une cause plus vaste que son pays, qui le surpasse, qui le survive...

" Donne ta vie pour le Christ," murmure le prêtre, en présentant son crucifix. C'est le mot attendu, le geste décisif. Les lèvres du mourant se tendent vers l'image sacrée. Il y suspend, avec son baiser d'adieu, son repentir, son offrande. " Oui, mon Dieu, c'est pour vous, qui m'avez tant aimé. Je vous aime. Entre vos mains je rends ma vie." Et il meurt en paix, dans l'amour de Jésus en croix.

Quand l'annonce de ce décès vient frapper au cœur une famille dont cet enfant était la joie, c'est la même pensée qui fait religieusement accepter le même sacrifice. Un père, une mère, une épouse, des enfants, tombent, les yeux en larmes, devant le crucifix de la cheminée qui, depuis la naissance de ce foyer, a présidé à tous les événements de sa vie domestique. Il est l'Ami divin, des jours heureux et plus encore des mauvais jours. C'est à lui que s'adresseront les mots de résignation suprême : " Vous nous avez aimés, ô Jésus, jusqu'à livrer votre vie pour nous : nous vous rendons la grande preuve d'amour, et nous la faisons plus grande encore, en renonçant à la vie de celui que nous aimions plus que nous-mêmes ! Vous nous l'aviez donné, vous nous l'avez repris : que votre volonté soit faite et que votre amour soit béni ! "

Ces deux petits morceaux de bois, cloués l'un sur l'autre, sur combien de souffrances ils ont mis un baume de douceur ! S'ils n'étaient plus avec nous, que d'agonies seraient désespérées, que de survivants sans appui ! Mais parce que le signe du sacrifice s'est redressé dans l'effroyable tourmente, les âmes, malgré tout, se tiennent debout. Deux souvenirs encore, parmi des milliers.

De son lit d'hôpital où cinq blessures s'acharnent à le tourmenter, durant des mois et des mois, un soldat écrit à son confesseur : " Les trous que les balles allemandes ont faits à ma peau me rappellent les cinq plaies, combient plus affrenses que mes péchés ont ouvertes sur le corps du Christ." Et ce pénitent héroïque remercie sa douleur qui l'a marqué des cicatrices de son Maître et pour toujours rétabli dans son intimité.

Dans une église, transformée en ambulance, un officier se couche pour une opération urgente sur l'autel : son sang va couler sur la pierre même où le prêtre consacrait. Il faut aller vite. Le bistouri entaille sans ménagement ces chairs que le chloroforme n'a pas endormies. Pas un cri cependant aux lèvres contractées. Le médecin s'étonne. D'un regard, son patient lui répond, en désignant au-dessus du tabernacle le tableau qui représente une crucifixion.

Ce regard du blessé, appelant Dieu à son secours, c'est le regard de notre humanité qui, déchirée par le tranchant de la douleur, cherche les yeux du Christ pour y lire de la pitié et pour y puiser du réconfort.

En reniant son rédempteur, elle n'avait pas supprimé ses propres peines, elle ne s'était privée que de l'adoucissement qu'il leur apporte. La croix reste en ce monde, même quand Jésus n'y est plus. Mais elle est trop lourde, en son absence. Qu'il s'y montre encore, pour aider notre faiblesse à porter et à sanctifier son fardeau de guerre !

Au soir de Pâques, deux disciples s'en allaient de Jérusalem à Emmaus ! La nuit descendait autour d'eux ; leur cœur était triste, et chargé d'inquiétudes, car depuis trois jours, ils avaient perdu leur Maître. Ils marchaient seuls sur le chemin de la vie. Un étranger s'approche. Tout d'abord, leurs yeux aveuglés, dit l'Evangile, ne le reconnaissent pas. Il parle. Il leur révèle la loi de souffrance cachée dans les Ecritures, et sa parole ranime leur cœur tremblant. Au seuil de leur demeure, ils le prient d'entrer : " Les ténèbres sont venues, ô voyageur mystérieux, reste avec nous." Et Jésus vint s'asseoir à leur foyer où ils le reconnurent.

Il fait sombre sur la route où s'en va la multitude humaine. Une brume de sang, des ténèbres de mort s'appesantissent sur l'horizon. Peu de clartés brillent encore pour guider nos yeux. Dans ce crépuscule envahissant, nous ne voyons plus le chemin qu'il faut suivre. Et les conducteurs des peuples eux-mêmes hésitent à diriger leurs pas vers ces voies incertaines, dans cet inconnu formidable.

Nous avons grand besoin du Sauveur pour cheminer sans trouble. Si nous l'avions écouté, l'infaillible compagnon de notre pèlerinage terrestre, notre caravane ne se serait pas égarée à travers ce chaos. Mais nos yeux s'étaient fermés à sa clarté : ils recommencent à s'ouvrir. Avant même qu'ils ne le reconnaissent dans sa pleine lumière, nos cœurs ont entendu le son de sa voix qui les a fait tressaillir. Il nous redit le mystère de la douleur, le bienfait de l'épreuve .Nos âmes transies de découragement, glacées de crainte, se réchauffent à sa parole. Ah ! ne le laissons plus s'éloigner. " Etranger, sois encore notre ami. Exilé, redeviens l'hôte de nos demeures où nous découvrirons bientôt ta beauté entière. Demain, quand l'humanité reprendra sa marche en avant, tu seras son guide, nos mains s'uniront à tes mains, et tu nous conduiras à ta suite vers nos nouvelles destinées."

Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence.
Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant, seule réalité !
Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts.
Le siècle va finir dans une angoisse immense,
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence;
Reste avec nous Seigneur, parce que nous t'aimons !

